

[Article précédent](#)[Article suivant](#)1 septembre 2013 | *Le Soleil*

Si Georges C. était un chien

On achève les animaux, mais quand t'es un humain, on te laisse souffrir jusqu'au bout. À quoi ça me sert de me réveiller chaque matin pour rien?
— Georges C.

Si Georges C. était un chien, sa maîtresse le ferait euthanasier. Pendant l'injection fatale, elle lui tiendrait la patte, verserait une larme. Elle se consolerait en se disant que son chien ne souffre plus.



Georges C. aimerait que les politiciens comprennent les conséquences de leur inaction dans le dossier de l'euthanasie sur les gens qui souffrent.

Mais Georges C. est un humain et il n'a pas de maîtresse. Il est avec la même femme de puis 48 ans. À 71 ans, il est condamné à mort, la sclérose latérale amyotrophique grignote tranquillement ses neurones, paralyse un à un ses muscles. Georges C. veut arrêter de souffrir, il veut mourir. Il ne peut pas.

Il passe ses journées avec sa femme à attendre la mort à l'unité des soins palliatifs de l'Enfant-Jésus. «Mon épouse et moi, on veut en finir. On achève les animaux, mais quand t'es un humain, on te laisse souffrir jusqu'au bout. À quoi ça me sert de me réveiller chaque matin pour rien?»

Ça lui rappelle sa mère. «J'ai vu ma mère mourir, elle était branchée de partout, elle avait hâte. Elle a demandé à ma soeur : "Qu'est-ce qui arrive si j'arrache tout ça?" Ma soeur l'a convaincue de ne pas le faire, et ma mère a demandé : "Est-ce que je vais mourir quand même si je n'arrache rien?" C'est imbécile les sornettes qu'on nous raconte, qu'il faut souffrir jusqu'à la fin. Je refuse d'être prisonnier de mon corps.»

Georges est à moitié assis dans un fauteuil, dans une jaquette d'hôpital turquoise pâle. Ses jambes l'ont déjà abandonné, ses bras s'en vont tranquillement. «La dernière chose qui arrêtera, c'est le coeur et la tête, c'est terrible.» La maladie, dont la plus célèbre victime a été le joueur de baseball Lou Gehrig, ne laisse aucune chance. On ignore la cause, il n'existe pas de traitement.

La vie de Georges était belle jusqu'au 27 janvier, quand il a quitté le condo floridien pour faire sa balade matinale de vélo. «J'ai senti une fatigue insupportable, envahissante. Quand j'ai voulu descendre de mon vélo, ma jambe gauche s'est effondrée. Je me suis relevé de peine et de misère en me tenant sur un banc de parc, suis revenu à la maison en m'appuyant sur mon vélo.»

Il est allé voir un médecin, qui a soupçonné tout de suite la SLA, à voir les petits courants électriques qui couraient sous sa peau. Il a passé deux mois à se traîner en Floride, est revenu au Québec à la fin mars. Le diagnostic est tombé officiellement le 12 avril. Monsieur, vous êtes condamné à mort, on ne peut rien faire pour vous. Quand vous souffrirez trop, on vous donnera de la morphine.

Georges en est là. Il est arrivé à l'Enfant-Jésus en ambulance le 2 août, on l'a installé aux soins palliatifs en attendant la fin. Sa femme vient attendre la fin tous les jours avec lui. Il est traité aux petits oignons par les infirmières et par les médecins, dont Martine Pelchat. «Elle est un ange.»

Il est «croyant, mais pas pratiquant». Il ne sait pas ce qui l'attend après, il a juste hâte d'être rendu là. «Je ne pense pas à après. Mourir ne me dérange pas du tout. Pas du tout.» Quand il parle de sa vie, il en parle au passé. «J'ai eu une belle vie, si c'était à refaire, je referais exactement la même chose. On a tellement eu de plaisir, on a voyagé 76 fois, d'Hawaii à la Russie, et tout ce qu'il y a entre les deux. On a fait tout ce qu'on a voulu faire. Le temps est venu de fermer les livres.»

Il a fait écrire en grosses lettres dans son dossier «pas de trachéo, pas de gavage, pas de réanimation». Il l'a écrit sur deux papiers qu'il a apposés sur sa carte d'hôpital et sa carte d'assurance maladie. «Ceux qui veulent vivre, qui veulent endurer tout ça, c'est leur choix. Moi, je ne veux pas ça.»

Il aurait voulu avoir le choix lui aussi.

Pour meubler son agonie, il lit les journaux. Ça adonne que, ces temps-ci, on parle justement du projet de loi sur l'euthanasie. C'est pour ça qu'il a voulu me rencontrer. «Pour moi, il est trop tard. Mais j'aimerais que les politiciens comprennent les conséquences de leur inaction. Qu'à cause de ça, il y a des gens qui souffrent pour rien.» Sa dernière volonté, c'est «que le projet soit adopté à l'unanimité».

Il a demandé à des médecins de le faire mourir, ils n'ont pas voulu, il les comprend. Il aura droit à la sédation palliative pour les derniers milles, quand ses poumons auront abdiqué. Il sera en détresse respiratoire. «Ils vont m'endormir, arrêter de me nourrir, de m'hydrater, me laisser mourir. Ça peut prendre plusieurs jours.» Je ne vois pas en quoi c'est plus humain que l'euthanasie.

Je ne vois pas grand-chose d'humain dans ce qu'on lui fait endurer, à lui et à sa femme, qui a déjà fait le deuil de son homme.

J'ai passé deux heures avec eux, on a parlé plus de leur vie d'avant que de la mort qui s'en vient. On a ri, on s'est raconté nos voyages. On a parlé de la crise d'Octobre, qu'ils ont vécu aux premières loges.

Ils m'ont raconté leur rencontre, dans un bar, par un soir sans histoire qui n'annonçait pas ça. On a parlé d'amour. «J'avais beaucoup de voile, pas de gouvernail. Elle a été mon gouvernail.» Un souvenir lui est revenu. «Quand j'ai eu mon permis, à 17 ans, une des premières fois où mon père m'a laissé prendre sa voiture tout seul, c'était pour aller conduire notre chien pour se faire euthanasier. Il était vieux et malade.» Vous vous rappelez son nom? «Il s'appelait Bobby.»



Georges est vieux et malade, condamné comme son vieux chien. Il veut juste aller rejoindre Bobby.

Printed and distributed by NewspaperDirect | www.newspaperdirect.com, US/Can: 1.877.980.4040, Intern: 800.6364.6364 | Copyright and protected by applicable law.

[Article précédent](#)

[Article suivant](#)